

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 12

Nachruf: Joseph Autier
Autor: Autier, Joseph

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Place St-Laurent, 24 a.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 21 mars 1914 : † Joseph Autier. — Noutra vyllha lingua (J. J.). — De l'emploi des adjectifs (M.-E. T.). — Chez les tout petits (Clovis Hugues). — Ma femme (X.). — Glanures (Pierre d'Antan). — Recette.

† JOSEPH AUTIER

Le 11 mars s'est éteinte, dans sa vieille maison de Montet-Cudrefin, Mme Louise Cornaz, qui, sous le pseudonyme de Joseph Autier, a écrit d'agréables nouvelles rappelant la manière d'Urbain Olivier, et des croquis de la nature vaudoise et fréquentée où elle avait mis tout son talent et tout son cœur. Au nombre de ses ouvrages les plus connus, citons *Les Hauts faits de la bande des Ormes*, *Accords brisés*, *Coccinelles*, *Stella Maris*. Joseph Autier contait avec simplicité et ronronneur. Par ses livres et par la parole, elle s'est attachée à retenir dans nos campagnes les fils et les filles des paysans, leur montrant la beauté de l'œuvre du cultivateur.

Le fragment suivant de ses *Croquis vaudois* est vraiment charmant. C'est l'histoire d'une bonne vieille, Salomé Guignoux, qui a quitté son village pour Paris, où elle retrouvera sa fille et son gendre, mais qui se hâte de rentrer au bercail, Paris ne vaut pas le Vully.

Salomé à Paris.

... Vers dix heures du soir, Jenny Leblanc crut entendre la porte de bois qui fermait son jardin, grincer sur ses gonds.

— Jeannot ! cria-t-elle à son mari, il y a quelqu'un en bas.

— Tais-toi voir, répondit Jeannot d'un ton placide, tu entends toujours des bruits qui n'existent pas.

— Et moi je te dis qu'on monte l'allée.

— Eh bien, regarde dehors et demande qui c'est.

Jenny fit comme il disait, elle ouvrit la fenêtre et cria :

— Qui est là ?

— Ce n'est que moi, répondit une voix cassée ; venez m'ouvrir la porte, Jenny, je n'en puis plus.

— Bon ! s'écria Jenny, en levant les bras au ciel, c'est Salomé. Jeannot, prends la lampe et viens m'éclairer.

Ils descendirent l'escalier de bois incliné comme une échelle, qui conduisait à leur porte ; quand ils l'eurent ouverte et que la lumière de la lampe tomba sur le visage de la vieille femme, ils furent effrayés tous deux de la trouver si pâle et si amaigrie, qu'elle semblait ne plus être que l'ombre d'elle-même.

— Est-ce bien vous, Salomé, ou est-ce votre fantôme ? balbutia Jenny ; vous avez l'air d'être toute malade.

— Non, non, Jenny ; seulement bien fatiguée, dit la vieille femme en tendant vers elle ses mains flétries. Donnez-moi ma clef, que je puisse aller chez moi.

— Il faut d'abord vous reposer chez nous, Salomé ; donne-lui le bras, Jeannot, pour l'aider à monter l'escalier.

Elle se cramponna, sans se faire prier, au bras du brave homme, et quand ils eurent atteint la cuisine, elle se laissa tomber sur un tabouret en poussant un soupir de soulagement.

— Que pourraient-on vous offrir ? disait Jenny encore tout ahurie, faut-il vous faire de la soupe ?

— Non, Jenny, non merci, je n'ai besoin de rien ; donnez-moi seulement une tasse de café.

En un tour de main, Jenny eut allumé son feu, et bientôt elle plaçait devant la petite vieille un énorme bol plein de café au lait fumant.

Quand Salomé l'eut vidé jusqu'au fond, sa pâleur avait diminué de moitié, ainsi que son air abattu.

— Pour du bon café, Jenny, dit-elle, en posant la tasse de côté, c'est du bon café. Dans tout leur beau Paris qu'ils vantent tant, on n'en trouverait pas de semblable.

— Vous ne dites pas cela !

— Si, si, c'est comme je vous le dis. Chez Lina ils n'en prennent point, mais quand elle a vu que ça me manquait si tellement, elle a voulu m'en faire. Ah ! bien oui, croyez-vous que le lait qu'elle avait acheté n'a jamais voulu monter ; au contraire, tout l'épais est allé au fond ! J'étais déjà terriblement dégoûtée de tout, mais quand j'ai vu ça, j'ai dit à Lina : Vois-tu, il faut que je m'en aille ; Simonnet et moi, nous étions bons pour moi, mais votre Paris ne vaut pas mon village ; c'est là que je veux mourir.

— Et la Lina, qu'à-t-elle dit ?

— Elle a bien un peu essayé de me retenir, mais pas trop ; je crois bien que je commençais à l'ennuyer : je ne faisais que gémir tout le jour et la nuit aussi, car je ne pouvais pas dormir à cause du bruit des voitures qui roulaient, roulaient toujours.

— Par ainsi, fit Jeannot, il ne fait donc pas tant beau là-bas ; jé m'en suis toujours douté.

— Beau, je ne dis pas non, reprit Salomé, qui retrouvait sa locivité habituelle, c'est seulement selon les goûts. Simonnet est portier dans une très grande maison où demeure seulement du beau monde, ce qui lui procure beaucoup de profit. Mais ils vivent dans une chambre qui a seulement une fenêtre sur une cour, on ne voit rien de vert, rien que des murs ; et puis par terre il y a un tapis avec des fleurs rouges, si belles que je n'osais pas marcher dessus ; tout ça, voyez-vous, ne me plaisait pas et je leur disais souvent : Si au moins vous aviez un bout de jardin, mais je crois que dans ce pays on ne sais pas ce que c'est.

Alors ils se mettaient à rire, et le dimanche Simonnet a dit qu'il fallait que Lina garde la maison et qu'il voulait me montrer un beau jardin. Comme je n'étais pas sortie de toute la semaine, j'ai été bien contente d'aller avec lui. J'ai mis mon plus beau bonnet et Simonnet m'a offert son bras très poliment, parce que, il faut bien que je le dise, il sait vivre, beaucoup mieux que nos hommes de par ici, sans vouloir vous offenser, Jeannot.

— Il n'y a pas d'offense, dit tranquillement Jeannot, racontez toujours, Salomé ; ce que vous

me dites là est bien plus intéressant que ce qu'on lit sur les gazettes : au moins on sent que c'est la vérité.

— Oh ! pour ce qui est de la vérité, je l'ai toujours dite, en bien comme en mal ! Je vous racontais donc que Simonnet m'a menée promener un dimanche, n'est-ce pas ? D'abord il m'a conduite dans ce qu'on appelait un parc, où il y avait des fleurs, des arbres, de l'eau avec des canards et des ponts dessus, des allées avec des voitures et aussi des bancs, si pleins de monde que jamais je n'ai pu m'asseoir.

— Que dites-vous de ça, belle-mère ? qu'il me demandait, pensez-vous encore que nous n'avons pas de jardins ?

— Un jardin, ça ? vous vous moquez de moi, mon gendre ; il n'y a pas seulement une tête de chou ; pour sûr je ne le changerais pas contre un de chez nous !

— C'est chacun son goût, belle-mère ; mais puisque ceci ne vous plaît pas, je veux vous montrer les boulevards. »

Il m'a alors fait marcher si longtemps qu'il me semblait que mes jambes me rentraient dans le corps ; enfin nous sommes arrivés dans une rue large et où il y avait tant de train, tant de voitures, tant de gens, que j'en ai eu la tête toute cassée. Simonnet a voulu me faire passer de l'autre côté de cette rue. Seigneur ! Seigneur ! J'ai cru que mon dernier jour était arrivé : devant moi, derrière moi, à côté de moi, des têtes de chevaux, c'était épouvantable ; et quand nous avons été sur le trottoir, comme ils disent, j'étais toute tremblante.

— A présent, ma belle-mère, regardez-moi ce spectacle, dit Simonnet : dans le monde entier il n'y a rien de plus beau. »

Il avait l'air plus fier qu'un coq, et pour ne pas le désobliger j'ai regardé les maisons, si hautes qu'elles ne doivent pas être bien solides, et les balcons avec des lettres d'or, et les femmes habillées comme pour des mascarades, et tout ça, et je lui ai dit :

— Mon gendre, emmenez-moi d'ici, je vois le diable sortir par tous les coins !

— Est-ce que vous l'avez vu vraiment, Salomé ? s'écria Jeannot.

— Je voulais dire que je voyais le mal courir par la rue, reprit la vieille femme d'un ton sévère, tandis que Jenny disait, en se tournant vers son mari :

— Ne l'interromps donc pas toujours comme ça, Jeannot.

— Simonnet n'a pas trouvé mon idée de son goût ; il m'a dit avec un air de pitié :

— On voit que vous venez d'un village de la Suisse, belle-mère. »

Et je lui ai répondu :

— Certainement que j'en viens, mon gendre, et je m'en vante. »

Comme j'étais si fatiguée, nous sommes revenus à la maison dans un omnibus, traîné par trois chevaux ; je n'avais plus peur, car je pensais : Si nous écrasons quelqu'un, ce ne sera toujours pas moi. A la maison, Joséphine a raconté à Lina que je n'avais rien admiré ; ils ont

ri ensemble; je me suis fâchée, et c'est alors que nous avons commencé à nous disputer. Chaque fois que je disais à ma fille ce qui me déplaît, elle me répondait :

— Vous avez des idées de l'autre monde, maman. »

Moi je reprenais :

— Ce sont les bonnes, ma fille. »

El nous n'en finissions pas. Et puis on mangeait toutes sortes de choses qui ne me revenaient pas, et le jour où j'ai découvert que le lait n'était pas comme celui de nos vaches, je me suis décidée à partir. — A présent, donnez-moi ma clef, Jenny.

— Restez chez nous jusqu'à demain, Salomé.

— Non, non, je veux dormir dans mon lit ! Est-il heureux que je l'ait encore ? Là-bas, j'en avais un si étroit que toutes les nuits je rêvais que j'étais dans mon cercueil... un vilain rêve, pour sûr.

— Et la maison, Salomé, si vous l'aviez trouvée vendue ?

— Oh ! je ne craignais rien, Jeannot ; je savais que du train dont vous faites les choses, vous n'auriez encore trouvé moyen de l'offrir à personne.

— Ça c'est bien vrai, dit Jeannot Leblanc d'un air de parfaite conviction.

Ils l'accompagnèrent dans sa demeure, dont les murs étaient déjà tout tendus de toiles d'araignées, puis ils la laissèrent seule avec une lanterne et s'en retournèrent chez eux, à la clarté des étoiles, en se réjouissant de voir venir le jour, qui leur permettrait d'aller raconter, dans tout le village, l'étonnante nouvelle du retour de Salomé.

Pauvres rochers ! — Un alpiniste enragé raconte ses exploits :

— A ce moment, dit-il, sous une rafale, nous rasions les rochers !...

— Ah ! Eux aussi ?

NOUTRA VILLHA LINGUA¹

(AIR : J'aime mieux ma mie, ô gué !)

Brava dzein daô biau canton
Qu'aman noûtra lingua,
L'ê por vo qu'e ma tsanson;
A quoui me fâ brîngua.
Por ne tsanta qu'ein français
Todzo reveri tot net :
J'amo lo patoi, o gay !
Noûtra villha lingua.
Dé Bernois, dé fédérâo
Dé dzein d'Allemagne,
Ameran pianta tsi no
Leu lingua' tsecagne ;
Fao leur riposta crin, era :
Vouardi pi voulrè ia, ia,
Viva lo patoi, o gay !
Noûtra villha lingua.
Lé menistrè daô présein,
Ein tsaqûr veladz,
Pridzé coumein daf savein.
Ma lé bin damâdzo
Que nion dè ti elliaô novi
Ne voillhan der' avoué mi :
Viva lo patoi, o gay !
Noûtra villha lingua.
On bau iadz' ein paradis
(Lo bon Diu no bâillo)
Reveran elliaô daô pays
Lé z'anchan dè païlo.
Ah ! què gran bin mè fara
De lé z'oura cantqua,
Dein leu villha lingu'o gay !
Dein leu villha lingua.
Eh ! dzouvena daô pays
Te sari bravetta

¹ L'aimable chanson ci-dessus nous est adressée par un de nos abonnés et ami fidèle du patois. Nous l'en remercions vivement.

De subia aô z'étrandzi
Que contan fleuretta :
Vôûtra lingua, vôûtr' ardzein
Et vôûtra mau... n'ein vu rein,
J'ama lo patoi, ô gay !
J'ama mi ma lingua.
(Ora, de tou lou papei)
Que tsaque senanna
Dein lè tiosquè, lè cafei,
Boutafrou Louzana,
Me muso que lo Conteau
Ein bîa la « flâna fleu »,
Avoué son patoi, o gay !
Avoué noûtra lingua !

Mars 1914.

J. J.

DE L'EMPLOI DES ADJECTIFS

Tous les lecteurs de journaux auront sans doute été surpris et peut-être peinés, de la quantité d'adjectifs consommés par la presse quotidienne. Prenez par exemple une nécrologie, le compte rendu d'un concert ou d'une quelconque festivité, vous y trouverez, en veux-tu, en voilà, des « distingué », des « remarquable », des « admirable », des « étonnant », des « inimitable », des « éminent », des « éloquent », des « brillant », des « sympathique », des « généreux », des « énergique », des « vaillant », des « courageux », des « hardi » des « harmonieux », des « pétulant », des « vibrant », des « lyrique », des « magistral », des « phénoménal », etc., etc.

Et le bon public absorbe tout cela sans sourciller, comme si c'était des croûtes dorées !

Longtemps, je fus comme le bon public et quand on me parlait d'un pianiste renversant ou d'un poète insondable, je gobais la pilule.

Seulement, à la longue, il m'est venu de la méfiance. Je me suis dit :

— Nous sommes de braves gens, c'est entendu, mais il n'est pas possible que nous soyons tous aussi mirobolants que cela !

Et j'ai couru chez mon ami, le journaliste.

Ah ! non, mais ce qu'il s'est gondolé, mon ami le journaliste, quand je lui eus exposé mes scrupules !

Il riait, il riait !...

Finalement, il m'a dit :

— Fiche-moi le camp, tiens, t'es trop bête !

Le soir même, il m'adressait la lettre que voici :

« Mon cher,

— Pardonne-moi le mouvement de vivacité de tout à l'heure. Pour te prouver que je ne te garde pas rancune, voici un *rude mecum* qui te facilitera désormais la lecture des journaux. J'intitule cela : *L'emploi des adjectifs dans le journalisme contemporain*.

Sympathique : S'emploie à tort et à travers, indistinctement. Ne pas se gêner, car on est toujours plus ou moins sympathique à quelqu'un.

Distingué : Très recommandé pour la sauce des chroniques judiciaires. Le « distingué » défenseur reprend... Le « distingué » représentant de la partie civile proteste avec véhémence... Le « distingué » substitut du procureur-général réclame du-jury un verdict impitoyable... Ça ne coûte que la peine de l'écrire et ça fait plaisir à la magistrature !

Vaillant : S'applique, on n'a jamais su pourquoi, aux fanfares, chorales, orphéons, etc.

Splendide : Se dit en parlant des concerts... auxquels le reporter n'a pas assisté. Le « splendide » concert d'hier soir fera certainement date dans les annales musicales de notre ville... Avec ça, on est au moins sûr de ne pas s'attirer de désagréables rectifications.

Honorables : S'applique aux gros légumes.

Vertigineux : Se dit en général des pianistes aux muscles très résistants.

Sublime : Très répandu aussi. Le sublime artiste a soulevé dans la salle des tempêtes

d'applaudissements... La voix de la sublime cantatrice a conquis d'emblée l'assistance... Signifie que l'artiste ou la cantatrice ont satisfait à leurs obligations professionnelles, qui consistent à jouer où à chanter convenablement.

Il y en avait ainsi plusieure pages. Et la longue lettre se termine par ces mots :

« Que veux-tu, mon cher, c'est comme cela. Le bon sens s'en va grand train, remplacé par la vaine gloriole. L'« éminent citoyen » est très répandu ; l'« homme » tout court, dans la belle acceptation du vocabile, devient de plus en plus rare.

» Cordialement à toi. »

Et dire qu'il est encore des gens pour lire les journaux !

M.-E. T.

CHEZ LES TOUT PETITS

PARMI les institutions philanthropiques et sociales, très nombreuses, créées un peu partout — et notre pays n'est pas en retard en ce domaine — les *Crêches* sont bien des plus intéressantes. Ne méritent-ils pas, en effet, toute la sympathie et l'appui du public, ces établissements où, durant la journée, les petits, qui ne sont pas encore en âge d'aller à l'école et de qui les parents, appelés à leur tâche quotidienne, ne peuvent s'occuper, trouvent un asile où veille sur eux une sollicitude quasi maternelle ?

Les délicieux vers que voici, de Clovis Hugues plaident éloquemment la cause des *Crêches* dont la tâche est toujours plus grande et belle et les besoins toujours plus pressants.

Visite à une crèche.

Oh ! les gentils bêbés des crèches !

Groupe charmant et querelleur !

Tout le rose duvet des pêches

A neigé sur leur joue en fleur.

Ils sont là, tout joyeux, si drôles,

Avec leurs grands yeux pleins de ciel,

Que l'on croit voir à leurs épaules

L'aile joueuse d'Ariel.

Doux envoiement d'âmes blanches !

Innocence éclosé en chansons !

On dirait, dans la paix des branches,

Une querelle de pinsons.

Les nouveau-nés, cher petit monde,

Dorment avec un nimbe au front,

La tête adorablement ronde

Dans la fraîcheur du bonnet rond.

L'édredon fin qui les protège !

Les coussins clairs et dentelés

Se creusent en vague de neige

Derrière les coussin potelés.

Le rideau léger se soulève

Autour du berceau frémissant,

Comme si les anges du rêve

Le bâisaient d'un souffle en passant.

La main douce, à moitié close,

Plus frêle-encor qu'un lisseron,

Effleure d'un tremblement rose

Le ventre blanc du biberon.

Ils ont quinze jours, trois semaines,

L'aube à peine leur apparaît.

Pauvres mignonnes fleurs humaines

Que le moindre vent briserait !

Hiver, été, dans la mansarde,

C'est toujours la même saison,

La mère travaille : on les garde :

Ils seraient seuls à la maison !

Cela gambade, caracole,

Pleure en tombant, retombe exprès,

Improvise des ponts d'Arcole,

En franchissant des tabourets,

Vacarme ! bataille ! équipées !

Chacun s'escrime à sa façon.

Quand ils ont tué les poupées,

Le parquet est rouge de son.

Mais, c'est le tour de la clémence,

Tout s'épanouit en gaieté :

Le gazouillement recommence,

Les berceaux dorment à côté.